

jectivité. — J. Borély : *Le Tombeau de Lyautey* (Ed. Cluny). Exposé des raisons qui ont déterminé Lyautey à vouloir être inhumé en terre marocaine et considérations sur son œuvre, exprimées d'une manière peu commune et très courageuse. — H. Labouret : *Monteil explorateur et soldat* (Berger-Levrault). Exquise très réussie d'une des plus belles figures de l'épopée militaire africaine. — G. Charbonneau : *Maroc 25 heures* (Lavauzelle). Notes caustiques sur civils et militaires au Maroc. — Madame Verdat : *Charcot, le chevalier du Pôle*. Ce savant modeste, qui aimait par-dessus tout la simplicité, aurait souri à la pensée que son nom serait suivi un jour d'une telle qualification. (La Bonne Presse). — J. Sotas : *Les Messageries maritimes de Venise aux XIV et XV<sup>e</sup> s.* (Sté éd. Géo.). — G. Benoît Guyot : *Histoires de Gendarmes* (NRF), tirées des Archives de la Gendarmerie au Ministère de la Guerre. — G. Gouraud : *Lyautey* (Hachette). — G. Brécard : *Le Maréchal Maunoury* (Berger-Levrault). Le chef d'Etat-major du Maréchal à la VI<sup>e</sup> armée ne ménage pas à son chef les louanges, auxquelles l'avenir apportera sans doute quelques réserves.

JEAN NÔREL.

### LES REVUES

*L'Alsace française* : Georges Bizet dans son œuvre et dans sa vie; sa mort naturelle; phénomènes et bizarreries à son sujet. — *Etudes, Arts et Idées* : MM. l'abbé Lhande et H.-P. Livet écrivent sur Francis Jammes. — *Le Courrier d'Epidaure* : opportune et utile protestation de M. Henri Bachelin contre le « tout le reste est littérature » de Verlaine. — *L'En Dehors* : regrets d'une « belle haulmière » anglaise, en 1902. — Memento.

M. le docteur Eugène Gelma a publié dans *L'Alsace française* (10 décembre) un des meilleurs, des plus justes articles qu'a inspirés la commémoration du centenaire de la naissance de notre grand Georges Bizet, « une de nos gloires nationales », une encore des moins protégées, entretenues, défendues, par ceux dont c'est le devoir. Une note à l'essai que nous signalons ici, n'affirme-t-elle pas que « pour se procurer actuellement les disques de la *Symphonie en ut*, il faut les demander en Angleterre » ?

Sur l'homme et l'œuvre, M. Gelma écrit :

Bizet se montrait souvent assez caustique et, dans certaines occasions, persifleur avec esprit; il gardait après la trentaine un goût marqué pour les farces et les mystifications de collégiens. Mais très franc, ennemi des intrigues et des manœuvres déloyales, il ne disait de mal de personne. Une bonté naturelle, quelque peu

naïve, lui faisait tout admirer chez les autres, et il s'enthousiasmait avec la plus émouvante sincérité devant les productions musicales de ses amis et de ses élèves, qu'il portait aux nues. Jamais un mot d'envie ne sortait de sa bouche, et ses plaisanteries ne furent en aucun cas malveillantes.

On ne saurait dire qu'il ait innové. Il n'a renouvelé en rien les cadres habituels du drame lyrique. A part des audaces, des dissonances inconcevables en son temps et interprétées comme des fautes de copiste, son écriture reste en général celle de l'école. Mais le génie puise dans la langue de tout le monde ses possibilités d'expression : Molière n'a pas eu besoin de pressentir le verbe mallarméen (pour ne parler que de celui-là) lorsqu'il édifia son *Misanthrope*; et le poète antique, malgré l'insuffisance de son latin, n'a-t-il pas su discerner, pour traduire la véhémence de sa pensée, les formes les plus étincelantes que l'usure des siècles n'a pas ternies ?

Bizet est une de nos gloires nationales. Si nous étions tentés de l'oublier, l'étranger continuerait de le penser pour nous. Il reste, si l'on croit Nietzsche, la plus haute expression de la musique dramatique dans tous les pays et dans tous les temps. Puissent les manifestations de ce centenaire le divulguer encore mieux, et que le dédain n'écarte plus des programmes de nos concerts tant d'ouvrages mal connus ou inédits, dont les enregistrements ne sont entrepris qu'en deçà (*sic*) de nos frontières.

Son entourage immédiat n'a pas soupçonné l'incomparable génie qu'il portait en lui. Lui non plus d'ailleurs. S'il se savait en possession d'une parfaite technique, s'il connaissait son talent, — et il en espérait, à bon droit, de légitimes succès, — il n'estimait pas toujours à leur valeur ses productions qu'il s'attachait trop souvent à dénigrer. Il donne l'impression singulière d'un homme simple et spontané qui a laissé inconsciemment transpirer au long de ses œuvres cette inspiration, ce souffle divin, apanage de quelques êtres exceptionnels pour lesquels Ovide assure la montée vers les astres et l'indélébilité du nom.

Le docteur Gelma fait justice des racontars qui attribuent la mort du musicien à son chagrin de l'échec de *Carmen* ou à un suicide par suite de déceptions à son foyer. L'œuvre fut certes discutée, mais, loin de tomber, elle plut aussitôt à un public assez nombreux pour lui assurer une enviable série de représentations. Un surmenage causé par « un labeur excessif et continu de plusieurs mois » prépara mal Bizet à

vaincre une crise très violente de l'angine chronique dont il souffrait plusieurs fois l'an et cette fois aggravée d' « un phlegmon sous-mentonnier et d'une otite ».

M. Eugène Gelma signale les faits ci-après exposés qui intéresseront les collectionneurs de témoignages prémonitoires et les amateurs de superstitions touchant les nombres et la matière de quelques objets :

On peut rappeler de singulières rencontres de nombres dans la vie de Bizet. Sa mort [à 36 ans 1/2] survint le 3 juin; il s'est marié un 3 juin; la première de *Carmen* est du 3 mars; son fils Jacques a succombé un 3 novembre, dans des circonstances tragiques.

Beaucoup ont été impressionnés par une série de faits assez curieux.

Tout d'abord, ce passage d'une lettre écrite de Rome, du 17 février 1857, où il dit : « Donnez-vous du mal pour avoir le prix de Rome... », et cela aboutira peut-être à mourir à 38 ans »; et cet autre, de sa correspondance avec Paul Lacombe, de mai 1872 : « Il ne faut pas claquer sans avoir donné ce qu'il y a en nous... »! Doit-on considérer cette concordance comme un effet du hasard? — Voyons maintenant d'autres coïncidences :

A l'instant où il exprima, dans le « Trio des Cartes », l'annonce du dénouement fatal, une obscure sensation de sa fin imminente n'aurait-elle pas fait tomber de sa plume ce funèbre accord de septième, d'un effet si térébrant par sa quinte descendante qui le prépare, et dont la résolution naturelle laisse une telle impression d'accablement?

Peu de jours avant son dernier départ pour Bougival, il lui vint tout à coup à l'esprit de régulariser par un reçu un petit dépôt d'argent dont Mme Marie Reiter lui avait donné la garde depuis de longues années.

Au début de la sinistre nuit du 2 juin, à l'heure où elle se préparait à entrer en scène pour jouer son rôle de *Carmen*, Galli-Marié fut prise d'une crise de larmes dont Du Locle eut difficilement raison et qu'elle fut totalement incapable d'expliquer.

Au cinquantenaire de l'*Arlésienne*, lorsqu'on vint annoncer à Mme Bizet-Straus la mort de son fils, la glace de son cabinet de toilette (le fait m'a été confirmé par une personne présente et absolument digne de foi) venait spontanément de se briser. Et puisque nous en sommes au chapitre des faits surprenants, je crois devoir rapporter qu'au moment où cette même Mme Bizet-Straus rendait le dernier soupir, un bruit terrible, provenant de l'entrée

de l'appartement, sema l'épouvante dans la chambre de la mourante. C'était le tableau de Fromenthal Halévy, beau-père de Bizet, qui venait de s'effondrer, sans que personne y eût touché

## §

M. l'abbé Pierre Lhande dit l'adieu d'Etudes (5 décembre) à Francis Jammes. C'est un beau portrait au naturel et au spirituel du « patriarche d'Hasparren ». Nous le voyons rire à s'en « faire crever » pour avoir ouï lire, quand il grossoyait encore chez un notaire d'Orthez, « quelques alexandrins » de l'abbé Delille.

Les poètes ont parfois des chances inespérées, — constate M. Lhande. Au moment où la maison d'Orthez devenait trop visiblement étroite pour abriter toute la grande famille de Jammes, une généreuse dame du pays de Hasparren avait légué sa belle maison, son joli château et ses propriétés à un homme de lettres ayant de nombreux enfants. De connivence, sans doute, avec un bienfaiteur averti, Jammes fut désigné pour bénéficier de la bonne aubaine. Et ce fut ainsi que, troquant le Béarn pour l'Eskual Herria, Jammes se trouva, du jour au lendemain, grand propriétaire du domaine d'Eyhartzia, sis en la noble bourgade de Hasparren, en pays de Labourd.

Déjà célèbre dans le monde entier, lauréat du grand prix de l'Académie française et à la veille, semblait-il, d'obtenir les suffrages définitifs de l'illustre Compagnie, Francis Jammes se retrouvait grand propriétaire terrien et, du même coup, s'octroyait généreusement le titre de « Grand Basque », le Basque le plus connu dans le monde et dans les deux Amériques.

Aussitôt, prêt toujours à se prendre au sérieux, il revendiquait de vagues alliances avec tout l'Euskari et proclamait du ton le plus convaincu : « Le sang des Etchegoyen coule dans mes veines! »

Par un beau soir de dimanche du mois d'août 1923, Jammes, dans son jardin d'Eyhartzia, nous lut de sa voix grave, un peu emphatique peut-être (en poète habitué à chanter ses vers), les bonnes pages de son œuvre nouvelle. Un peu taquin au début à l'égard de ses attaches euskariennes, je lui avais rappelé les illusions généreuses qui lui avaient fait adopter tour à tour, comme sa patrie spirituelle, Orthez, Paris, Hasparren, sans parler des « claires Jammaïques », pays de ses ancêtres.

Les Béarnais, nés malicieux, lui avaient rappelé qu'au reto